de se dévouer à cette œuvre qui demandait une générosité peu commune. Et l'on vit alors ces bonnes religieuses quitter leur pays, où elles avaient goûté tant de bonheur, et s'en aller dans ce pays lointain se vouer au service des sauvages les plus barbares du Nord-Ouest.

Trois ans après leur arrivée, le P. Lacombe, instigateur de cette œuvre, visitait les Sœurs à leur hôpital. La Supérieure le conduisit à la salle des malades où se trouvaient huit à dix sauvages malades. Et il vit deux jeunes Sœurs occupées à panser les plaies dégoûtantes d'un vieux sauvage, d'un vieux guerrier de la tribu, remarquable par sa force et sa cruauté. Il avait plus d'une fois enlevé la chevelure à ses ennemis ; et le Père le connaissait, — il avait vainement tenté de le convertir.

— « Eh bien, dit le Père Lacombe au sauvage, comment te trouves-tu dans cette maison ? » Et lui, répondant dans son langage imagé : « Ces Sœurs-là ont dans les doigts une vertu qui guérit. » — « Et que penses-tu des Sœurs ? » — Le vieux sauvage ému lui répondit : « Ces Sœurs ne sont pas mères, mais elles ont des cœurs de mère. »

En voyant de pareils dévouements et une charité si grande, le sauvage a pu comprendre la différence qu'il y a entre un prêtre de l'Eglise catholique et un ministre du protestantisme, — connaître la vraie religion par les œuvres de ses ministres et de ses enfants. Le sauvage a pu dire sans hésitation : « La Robe noire, c'est l'homme de la prière ; et la prière qu'il nous enseigne, c'est la bonne, c'est celle du Grand Esprit. »

Louis Gladu, O. M. I.

Cliché-Panorama de la Sorcellerie Crise.

Donc, je ne viens pas faire la monographie du sorcier, jongleur ou médecin, ni décrire les mystères de son art plus ou moins surnaturel, dans tous ses développements, complications, bifurcations, divisions et variétés...

Mon ambition se réduit à présenter seulement un cliché, — que je crois inconnu, nouveau — pour le panorama de la sorcellerie en pays idolâtre.

L'inédit que j'annonce jaillira, je l'espère, de l'histoire suivante qui se passa autrefois parmi les Cris.

Dans un petit campement perdu au milieu des forêts, il y avait quatre loges, — trois hommes à la fleur de l'âge, chasseurs robustes, avec leurs familles, et un vieillard usé gardant un petit orphelin. Les premiers tuaient force orignaux et castors, et vivaient dans l'abondance ; et le dernier, ne pouvant plus, sous le poids des années, chausser la raquette, vivait maigrement des débris qu'on lui laissait avec un dédain marqué pour son inutilité.

Un jour, au lever du soleil, une épouvante sans nom envahit soudainement le camp. On voit paraître à l'horizon, porté par les nuages, un colosse dont le buste, seul visible, peut mesurer quinze coudées. Comme font les nuages sous l'action du vent, celui qui porte ce fantôme monte un peu d'abord dans le firmament et prend ensuite la direction horizontale, juste du côté du camp, à quelques brasses au-dessus de la terre.

L'apparition s'avance d'un mouvement rapide, et paraît grandir à chaque instant en se rapprochant.

A ce spectacle, les trois chasseurs sont glacés d'effroi, annihilés. Ils croient leur fin venue, et se lamentent avec leurs femmes et leurs enfants.

Le vieillard est témoin de tout, — et de la peur atroce de ses compagnons et de la cause qui les bouleverse ; mais il se tait et semble ne faire cas de rien. Le besoin de calmer son petit orphelin, gagné lui aussi par la peur, lui fait seul enfin ouvrir la bouche : — « C'est parce que les grands chasseurs pleurnichent de peur que tu veux pleurer aussi », dit-il, en laissant paraître sur sa figure ridée un méchant sourire, « n'aie pas peur, petit ; continue de jouer ; ne crains pas le visiteur qui s'avance : il ne te fera pas de mal, je saurai l'en empêcher. »

Mais cette parole ironique, tout amère qu'elle est pour eux, avec quel bonheur nos trois désespérés ne l'ont-ils point entendue ? Et voyez s'ils ont confiance dans le vieux ! Ils accourent déjà : l'un apporte une grande couverture en laine toute neuve, l'autre un mouchoir gonflé de paquets de tabac, et le troisième une chaudière pleine de viande. « Grand-père, prends ceci, lui disent-ils, nous te le donnons ; mais veuille nous défendre contre ce géant qui vient nous dévorer. »

« Tiens ! on se rappelle donc que j'existe », répondit le vieillard. Et, dans le ton de sa voix, il cherche à faire passer tout le mépris dont on l'avait chargé et toute la rancune accumulée dans son cœur.

Mais, comme le temps presse, il refoule son désir de vengeance, et arrête sur ses lèvres les sarcasmes et les reproches qui en veulent jaillir. Le voilà déjà qui donne ses ordres. Sa voix a changé : elle est devenue vibrante, impérative. C'est bien le maître qui parle : « Je vous défendrai, dit-il, j'arrêterai dans sa course le monstre que vous voyez venir. Je ferai cela par amour pour mon petit orphelin. Et vous n'aurez ainsi vous-mêmes aucun mal. Mais il me faut plus de tabac : apportez-moi du tabac en abondance, tout le tabac que vous avez. Apportez-moi aussi plus de viande. Ensuite, prenez vos haches, coupez les plus grosses épinettes que vous trouverez ; et, avec les troncs, en guise de perches, bâtissez une forte loge. Sur le bout des troncs d'arbres, tout au haut de la loge, construisez comme un énorme nid avec les têtes des épinettes garnies de leurs branches. Et c'est tout. Je me charge du reste. »

Aussitôt, chacun se met à l'œuvre. Les haches résonnent, et les arbres s'abattent avec fracas. En quelques minutes, on voit se dresser une loge vaste et solide, faite de troncs d'épinettes et surmontée d'une toiture de branches.

A l'intérieur, le vieux a déjà étendu en tapis la couverture neuve au centre de cette loge ; il a haché le tabac,

bourré le calumet, et mis sur le feu la chaudière pleine de viande. Regardez-le opérer, car voici le moment solennel.

D'un geste lent et plein de révérence, il prend la pipe allumée, la porte à sa bouche et, par une longue aspiration quatre fois répétée, envoie aux quatre points cardinaux un riche flocon de fumée qui s'épand là-haut en ondes bleuâtres. Ensuite, prenant la pipe à pleines mains, le tuyau tourné en dehors, il décrit au-dessus de sa tête, en faisant le moulinet, un cercle de nuages, qu'on dirait une couronne de ouate, et crie d'une voix forte : « A mon aide, esprits de mes rêves, accourez tous ! » Alors il dépose la pipe et se dirige vers la chaudière. Avec ses mains nues il prend la viande bouillante et la disperse en parts égales vers les quatre vents de l'horizon, tout en répétant son invocation étrange : « A mon aide, esprits de mes rêves, accourez tous ! »

L'incantation est finie. L'effet ne se fait pas attendre : on entend déjà venir quelqu'un.

Le premier qui entre est tout couvert de peaux de lièvres. Sans rien dire, il fait le tour de la loge ; et, à mesure qu'il s'avance, un vent effroyable gémit, grince, glace, au point que tout en craque et que l'intérieur se couvre de givre. Le tour de la loge achevé, il s'assied. C'est le vent du Nord.

Le second qui arrive porte un grand coutelas et sourit. Dès l'entrée, il se met à faire de l'escrime, et frappe de grands coups en avant, en arrière, à revers, en long, comme s'il se voyait entouré d'ennemis. Il traverse ainsi la loge et revient s'asseoir vers la porte. C'est le Montagnais.

Un troisième paraît. Celui-ci est presque nu ; il marche lentement. Autour de lui, l'air remue et tourne avec la furie d'un cyclone et le bruit du simoun dans le désert. Dans le rayon de son passage il se développe une chaleur étouffante, atroce, qui fait perler la sueur jusque sur les poteaux de bois. Enfin, il s'assied et dit : « Je suis le vent du Sud. »

Un quatrième vient d'entrer. Sur des jambes courtes, celui-ci a un ventre gros comme un tonneau. Ses poings fermés dénotent des muscles d'une force sans pareille, et sa bouche entr'ouverte laisse voir des dents arc-boutées comme celles d'un bouledogue. D'un regard inquisitif, il a fait le tour de la loge, en quête d'une place; il en a vu le fond libre, et il y saute d'un seul bond. Il ne parle pas : son nom, c'est l'Orphelin.

Et il en arrive d'autres, tous extraordinaires, tous redoutables à voir; et ils entrent, et la loge se remplit.

Le vieil évocateur, qui les a salués d'un signe au fur et à mesure qu'ils entraient, paraît content. Il se lève maintenant et dit : « Fumez, mes protecteurs, car la tâche sera rude peut-être. » Et il leur passe le calumet tout allumé. Quand le dernier de l'assemblée a déposé la longue pipe, le sorcier ajoute : « L'ennemi approche; quel est celui qui se sent le courage d'aller le premier à l'attaque? Toi, le Montagnais, te crois-tu de taille? »

A cette question directe, l'interpellé bondit, agite en tous sens son lourd coutelas et répond d'un ton bonhomme : « Que l'assemblée daigne ne pas se déranger : je vais aller seul à la rencontre de l'ennemi. S'il est plus fort que je ne le crois, je saurai bien crier pour demander de l'aide. » Et il s'en va, en souriant, grimper sur le nid d'aigle qui couronne la loge.

L'ogre, dans son nuage, s'approche pendant ce temps. Il s'approche toujours. Enfin, il touche le rebord de l'immense nid et veut y prendre pied. C'est alors que le Montagnais brandit son glaive et l'attaque. Le choc est terrible entre les deux lutteurs; la loge en est ébranlée. Les champions se portent mutuellement des coups terribles, et sont blessés tous les deux. Mais l'assaillant semble faillir; déjà il cherche à regagner son nuage pour prendre la fuite. Le Montagnais voit ce jeu; et, ne voulant pas laisser sa victoire inachevée, il crie aux anxieux témoins d'en bas : « Que l'un de vous monte! »

D'un bond, l'Orphelin est dehors; il grimpe comme un chat à côté du Montagnais et saute au cou de l'ennemi. Avec ses dents et ses doigts crispés il achève vite la besogne. Le colosse, sans vie, chancelle et va s'abîmer la face contre terre.

Le sorcier laissa longuement éclater sa joie devant l'issue finale : ses esprits l'avaient bien servi, — le camp était sauvé.

Le vieux qui m'a conté cette histoire des temps païens — lui-même autrefois grand sorcier devant le diable — ajouta : « C'est presque incroyable, combien l'on voyait arriver de choses extraordinaires dans les vieux temps ! Hélas ! c'était pour notre malheur. Moi-même je sais ce qu'il en est : car j'ai dû faire comme les autres. J'avais à peine vingt ans quand mon père me dit un jour : *Le temps, mon fils, est venu pour toi d'aller rêver : va donc à la montagne escarpée, là-bas, et trouve-toi des génies protecteurs*. Je suivis, hélas ! les ordres de mon père : j'allai à la montagne, j'y restai huit jours sans manger, et en passai deux au sommet d'un arbre à dormir et à rêver. J'eus des visiteurs en grand nombre dans mon sommeil, et tous me firent la même proposition : *Je serai ton protecteur, si tu veux te donner à moi*. Je ne promis pas à un chacun d'être à lui, mais seulement à quelques-uns qui me paraissaient plus sympathiques et que je voulais m'attacher. A partir de ce moment, je voyais ces derniers dans tous mes rêves, et je n'avais en tout temps qu'à les appeler pour les voir aussitôt accourir à mon aide. C'étaient des démons, sûrement, et je m'étais donné à eux ! Ah ! oui, certes, j'étais malheureux ! »

Un autre vieux, il y a deux ou trois ans seulement, s'avouait bien effrayé, parce qu'il avait rencontré plusieurs fois sur son chemin, disait-il, une souris qui fonçait sur lui au lieu de fuir. Naturellement ce ne pouvait être que le génie protecteur d'un ennemi. Mon pauvre bonhomme, bien que baptisé protestant, ne pouvait s'ima-

giner que la chose pût avoir d'autre explication. Et il avait peur de succomber sous les morsures de la souris acharnée après lui.

Ces divers traits suffisent pour faire comprendre que le génie protecteur du sorcier n'était pas le même pour chaque individu : tantôt c'était un être extraordinaire, fantastique, tantôt un des animaux du pays, mais toujours, sous n'importe quel aspect on le voyait, c'était un diable quelconque.

De plus, ceci nous montre que le génie protecteur du sorcier jouait le double rôle d'attaque et de défense. Le plus fort battait le plus faible.

Il faut ajouter, cependant, que la question de vie ou de mort n'était pas toujours l'enjeu de ces luttes de démons. Leur mission consistait souvent à opérer d'autres œuvres, moins radicales mais toujours mauvaises. Ainsi, quelquefois le génie protecteur était chargé de rendre malade l'ennemi détesté, de déranger ses pièges à fourrures, d'effrayer les animaux devant lui à la chasse, — et mille autres choses semblables.

Faut-il croire maintenant que tous les sauvages païens étaient sorciers, et avaient ainsi à leur service une légion de démons ? Tous se vantaient de leur alliance avec les esprits, et d'en avoir pour serviteurs les plus dévoués et les plus forts. Il est possible et je suis même persuadé qu'il y avait beaucoup de rodomontades dans leurs discours. Mais il faut admettre que quelques-uns disaient la vérité ; par leurs exploits, d'ailleurs, ils prouvaient souvent leurs dires.

C'est un fait réel que les Cris idolâtres avaient des communications avec les démons, qu'ils appelaient « ceux que je rêve », — *pawaganak*, — qu'ils se donnaient à eux corps et âme, et qu'ils recevaient en retour aide et protection physiques.

Marius Rossignol, O. M. I.

